

## DEVINETTE



— Hatons-nous, grand-père ! (Où est ce dernier ?)

## COEUR EN BOIS

Une de nos lectrices nous écrit : " On m'a proposé un jeune homme en mariage. Je l'ai vu trois fois. Il ne me plaît ni ne me déplaît. J'hésite. Hier, je disais oui, aujourd'hui c'est non. Je vois le pour et le contre, les avantages, les inconvénients, et la balance est égale. Je n'ai plus de mère ; j'ai besoin de conseils, de lumière. Je ne vois pas clair dans mon cœur, et souvent je me dis : Aurais-je un cœur en bois ? Je ne sens rien. Que conclure ? "

Rassurez-vous, Mademoiselle. Il suffit de lire toute votre lettre pour être convaincu *a priori* que vous avez un cœur noble et chaud, une âme fort élevée. Si vous ne sentez rien, c'est que vous n'aimez pas le prétendant proposé ! C'est là seulement ce qu'il faut conclure de votre état d'âme actuel.

L'aimez-vous ce fiancé offert qui ne vous plaît ni ne vous déplaît ? Peut-être en le connaissant mieux, puisque vous ajoutez : — " Je l'estime, car je le sais honnête. De plus, il a des principes religieux ; chose assez rare par le temps qui court et qui ne me laisse pas indifférente. A parler franchement, c'est beaucoup pour cela que j'ai promis de réfléchir, car je ne pourrais pas être en paix avec un mari hostile à la religion. "

Bravo ! voilà qui annonce une femme sensée et qui saura, dans son ménage, maintenir son prestige. Pourtant, il faut vous garder de croire que ces principes religieux, chez le mari, donnent à eux seuls, à la femme le bonheur auquel elle a le droit d'aspirer. Ils vous assurent la libre pratique de votre religion et la possibilité d'élever vos enfants dans vos principes, ce qui est énorme. Mais si les hommes sont en ce monde pour aimer Dieu et le servir, ils doivent de plus dans le mariage s'aimer de tout leur cœur et par-dessus tout. On peut avoir de très solides sentiments religieux et ne pas aimer sa femme et n'en être pas aimé. Alors tout se gâte, rien ne va ; ce ménage chrétien pourra devenir très misérable à tous les points de vue, en vertu de ce principe : " Qui veut trop faire l'ange fait la bête. "

Si vous aimiez votre prétendant, vous ne verriez pas ses défauts. Votre imagination changerait en avantages les inconvénients qui vous apparaissent maintenant dans cette union. Le propre de l'amour est d'être volontairement aveugle ; il ferme les yeux pour ne pas les voir ; il n'analyse pas ses sentiments comme vous le faites. Il n'hésite pas, il va de l'avant avec une audacieuse confiance, parfois, hélas ! vers le fossé, où le plus souvent il fait la culbute. Cet amour-là, lorsqu'il n'est pas guidé par la raison, n'est autre que la passion qui se consume elle-même et dévaste tout autour d'elle. La passion croit aimer l'être qu'elle adore, en réalité elle aime un être créé par elle et qui n'a rien de réel. Lorsqu'elle est satisfaite, que la lassitude commence, que le bandeau tombe, qu'elle voit des pieds d'argile à l'idole qu'elle croyait parfaite, qu'elle aperçoit près d'elle un être parfois fort misérable, au lieu de la perfection qu'elle croyait aimer, elle se détourne, elle le délaisse, elle le hait de toute l'étendue de sa déception ; car la passion est égoïste et ne cherche jamais que son

propre bonheur. Aussi est-elle le plus funeste des apports en mariage, et c'est pour n'en avoir pas recherché d'autres que tant de mariages d'inclination tournent mal.

L'amour conjugal n'a de commun avec la passion que le nom. Il doit être plus sage sans être moins tendre ni moins séduisant. Il ne doit pas être aveugle ; mais il doit s'habituer à l'indulgence et à la patience, afin d'être fort et durable. Quand vous connaîtrez cet amour-là, votre cœur ne vous semblera plus en bois ; mais ce ne sera pas une raison pour vous précipiter. Il faudra, comme dans le cas présent, où vous êtes loin d'avoir reçu le coup de foudre, vous informer, réfléchir, consulter ; car, parce que vous aimerez un jeune homme, il ne s'ensuit pas qu'il soit parfait et doive nécessairement vous rendre heureuse.

La sagesse serait d'apporter en partie égale dans un mariage l'amour et la raison. C'est difficile, mais ce n'est pas impossible ; vous me semblez dans une excellente disposition pour y arriver.

Puisque vous n'avez pas reçu le coup de foudre et que vous êtes loin d'avoir le bandeau sur les yeux, ce qui est la meilleure des conditions pour faire un bon mariage, ne refusez pas à la légère ce fiancé qui a votre estime ; en le connaissant vous l'aimez peut-être.

Ce n'est pas après avoir vu trois fois un homme qu'on lui confie le bonheur d'une vie entière. Aujourd'hui les mariages se font à la vapeur parce qu'ils ne sont que l'union de deux intérêts. Les sages prétendent que l'amour le plus durable est celui qui vient après le mariage.

C'est bien austère pour être compris et apprécié par un cœur de vingt ans ! Le plus sûr est d'aimer d'abord, et de s'assurer qu'on est aimé ; car l'amour d'un seul fait le martyr de celui qui le ressent.

Il faut s'aimer mutuellement ; cet amour réciproque triomphe de toutes les difficultés. Sans lui le bonheur en mariage est bien précaire ; la chaîne conjugale devient bientôt lourde ; si lourde qu'à tout prix on cherche d'abord à s'en alléger et bientôt à la briser. Enfin, si les jours mauvais surgissent ; si l'un des deux, peut-être tous les deux trahissent des serments qui obligent aussi étroitement l'homme que la femme ; si l'affection devient moins vive et s'efface ; c'est le souvenir, plein de charme, des heures de tendresses absolues, qui servira plus tard de consolation à plus d'une tristesse, peut-être même facilitera des réconciliations.

Les jeunes époux sont donc bien insensés de ne pas prendre cette délicieuse et prudente assurance contre tout malheur.

Vous le savez comme moi, un bon mariage est un peu un numéro à la loterie. Il y a d'heureux gagnants qui ne méritaient pas leur bonheur, et de malheureux perdants qui eussent mérité plus de chance et qui, au début, semblaient avoir tous les atouts dans leur jeu. Ce n'est pas une raison pour agir comme une dame que je connais. Pressée de se marier et se sentant aussi un cœur en bois pour ses prétendants, elle écrivit leurs noms sur des petits papiers qu'elle mit dans un sac. Elle secoua bien, tira au hasard, épousa celui que le sort désigna ; elle a été aussi malheureuse que possible. Non, il faut mettre humainement la chance de son côté, en fournissant son jeu d'atouts. Le premier c'est l'amour, mais il est loin, très loin d'être le seul nécessaire.

Puisque vous nous demandez conseil, avant tout n'ayez pas un cœur en bois pour votre fiancé. Quand le mari ne l'enflamme pas, ce bois-là brûle parfois très mal à propos.

ELIANE.

## JOHN BULL

D'où vient ce sobriquet, *John Bull* ? Jean Taureau, en français.

Ce sobriquet, appliqué à nos excellents voisins d'outre-Manche, apparaît pour la première fois dans une satire politique d'Arbuthnot, *l'Histoire de John Bull*, publiée à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Mais comment l'idée de comparer l'Anglais à un taureau a-t-elle pu naître dans le cerveau d'Arbuthnot ? Voici l'explication donnée par les *Archives pour l'étude des langues modernes* :

Un des personnages principaux de la satire en question s'appelle " Nic Frog " (la Grenouille) et incarne la nation hollandaise, ou plutôt la Néerlande. Les Pays-Bas sont représentés par Arbuthnot comme un vaste marécage, dont la paix profonde est seulement troublée de loin en loin par les rauques coassements de Nic Frog.

Ce Nic Frog est un petit ambitieux qui voudrait bien égaler en grosseur son voisin John Bull, le taureau anglais.

Arbuthnot, on le voit, aurait emprunté à la fable de La Fontaine, *La Grenouille et le Bœuf*, les personnages et l'idée fondamentale de son poème. Le sobriquet de John Bull serait dû ainsi indirectement à notre immortel fabuliste.

La connaissance approfondie que possédait Arbuthnot de la littérature française rend l'hypothèse des *Archives* assez plausible.

## ENTRE PETITS VENDEURS

— Qu'est-ce que papa t'raconterait si y t'voyait sucer les sucres d'orge ?

— J'les suce pas ! c'est rapport à la poussière, j'leur z'y donne un coup d'brillant !